

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 46

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques N. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



APRI 'NA MISA DÈ BOU

A Fridolin que l'a contâie.

L'ETAI pas soveint qu'on pouève vère dou z'èpâo asse poutamente assorti que Bossaton et sa fenna, lo grôcha Julie. Se li n'avâi pas ètà recriâ po lo militéro po cein que l'ètâi trâo botasson, sa Julie arâi fé on pucheint sergent-majo de grenadier. Et l'ètâi dâo mîmo po l'âo z'accordâ : Ti lè coup que ion desâi : « blliu », l'autra desâi : « dzauno! » La fenna djurâve que son hommo ne valiâi rein qu'âo cabaret avoué lè z'adjoint de botolhie. Bossaton, li, assurâve que la Julie l'avâi lè galèze mene po lè vesite et la potta po l'ottô, tant qu'on avâi pas ètà fotu de devenâ se Bossaton fifotâve po cein que sa fenna ètâi 'no pouta cagne, âo bin que la Julie potteyîve po cein que son hommo trinquoûtâve.

On aprîmidzo, lâi avâi zu onna misa pè lo Bou-dâi-Renaille, onna pucheinta misa de fâo. Bossaton lâi è zu po bâire on verro et misâ. L'è-tant ti guié que dâi quinson : lè municipau et lè mîjâo. — Lè premî, rappoo que la misa l'avâi bin bailli; lè z'autro, po cein que lo bâire ètâi pas pi tant croûti et que l'avant pu s'arrousa la dagne dâo cou. Adan, po fini, sant zu pè la Crâi fédérâla agottâ lè croustelhie âo fremâdzo à la Marie, que lè fâ tant boune. E-te pas de bî savâi que lè gandoise l'ant coumeinci, que l'a falü que lo carbatî sè recoumandâi po que lè laisséyant allâ sè reduire, li et sa fenna.

La beinda à Bossaton l'è dan saillâta, et pu via po... po... ? A stâo z'hâore aprî la miné, cò pâo bin savâi iô ? Tot cein que sè, l'è que Bossaton s'è trovâ avoué dou vèsin devânt son ottô. La Julie, que l'avâi veilli tant qu'ora po atteindre son hommo, po lo dèpustâ bin adrà, l'oit dèvesâ. L'âovre la fenitra et brâme dinse :

— L'è lo momeint de sè reduire, ribottiâo que t'î. Se n'è pas onna vergogne de laissî dinse 'na brâva fenna tota soletta à l'ottô, à fère et dè-fère sè bigoudi po sè dèseinnoyî ! Prâo su que te trâove que l'è à boun'houra, pâo-t'ître.

— L'è su, so repond Bossaton, que vu pas tè laissî tota soletta. N'ausse pas cousin ! Te sarî bin gardâie. No sein trâ et vigno pi querî la cliâ de la câva !

Cliâo pèdze d'hommo, tot parâi !

Marc à Louis.

Bonne raison. — Tu devrais bien m'acheter une autre fourrure.

— Mais tu as celle de l'année dernière.

— Alors, tu t'imagines que je vais porter cette étole de renard pendant deux ans ?

— Dame ! le renard l'a bien porté toute sa vie.

Le bon côté de la chose. — Comment, toi, un homme raisonnable, tu approuves toute cette agitation que les femmes font pour obtenir le droit de suffrage ?

— Mais oui, mon cher, et de toutes mes forces, parce que ma tendre moitié, toujours partie dans ses réunions, me laisse maintenant fumer ma pipe bien tranquille...

LE PARIA



A porte ouverte, le contremaître entra. Tout d'abord, il resta abasourdi, ne comprenait pas. Il regarda de nouveau vers le fond du local. Il ne s'était pas trompé ! Elle n'était plus là. Il fut pris d'une sorte de terreur, ses tempes battirent, sa gorge se serra. A part cette étrange disparition, tout était à sa place : les grands casiers à moitié remplis, le papier en gros rouleaux serrés les uns contre les autres, comme des moutons dociles, le lave-main, rien ne manquait, sauf cette machine, la plus grosse, la plus importante ! Le contre-maître, d'un mouvement machinal, s'essuyait le front. Maintenant il s'avançait, apeuré, sur ses gardes, pensant voir le plancher s'ouvrir sous ses pas ou le plafond, brusquement, s'abattre sur sa tête. Il parvint à l'endroit, se baissa... un petit tas de poussière jaunâtre, c'est tout ce qu'il restait de la magnifique rotative. Une poussière très fine qui s'envolait dans l'atelier, pour lentement... retomber sur les choses.

* * *

L'enquête fut menée très vite. D'ailleurs, on ne possédait aucun indice. On préleva un peu de poussière. L'expert chimiste y trouva des fines parcelles de métal, rongées par un acide inconnu et des traces d'acide acétique.

Personne n'avait remarqué que ce désastre coïncidait avec l'entrée en fonction d'un manoeuvre russe, un grand gars taciturne, aux yeux mélancoliques.

Une semaine plus tard, une superbe presse disparut de la même manière, avec toujours ce petit tas de poussière roussâtre.

Puis, un à un, les outils tombèrent en poussière. Le patron consterné, abandonna la lutte. Il avisa ses ouvriers qu'il allait fermer la maison. A la file, les ouvriers vinrent toucher leur paie. L'un après l'autre, ils passaient et se hâtaient de sortir, secouant leurs chaussures. Le Russe se présenta, le dernier, les mains dans les poches. Le patron lui avança quatre écus. Le Russe hésita. Brusquement, le patron devina :

Tendez votre main !

Un écu posé à plat sur la paume, fondait lentement, disparaissait pour ne laisser que ce petit déchet de poussière brune. Le patron écumait ;

— Ah ! mon ami, vous avez fait du joli !

Coup de téléphone, arrivée de la police. Le Russe était tombé sur une chaise et sanglotait. Il se laissa emmener sans résistance.

Le lendemain, les manchettes et les vendeurs de journaux criaient la nouvelle :

— Le mystère de l'imprimerie centrale dévoilé. Arrestation du coupable !

Grande animation dans les rues, stationnements devant l'imprimerie, groupes discutant devant la prison. — Commentaires, hypothèses.

C'est alors qu'on apprit que la transpiration du Russe avait une propriété dissolvante extraordinaire. Tout ce qu'il touchait tombait bientôt en poussière. Le pauvre homme n'y pouvait rien. Il avait traîné une existence déplorable, laissant derrière lui un nuage de poussière roussâtre. On fut très perplexe sur son cas. Nulle part, le code pouvait résoudre la situation. Aucune œuvre ne voulut le prendre à sa charge. On pensa tout d'abord, le légier à l'école de médecine, mais la

faculté se montra impuissante à enrayer ces facultés nihilatoires.

Une grande firme américaine de chromage à chaud, apprit la chose et proposa d'engager le phénomène. On s'empressa de l'embarquer. A noter que le paquebot partit du Havre avec trois cheminées... et arriva à New-York avec une seule intacte, la deuxième achevant de se décomposer. Sans tarder, le Russe entra dans ses nouvelles fonctions. Il essayait les chromages. Appliquant ses mains moites sur l'acier poli qui tenait le coup, une minute, deux minutes, suivant la qualité. C'est ainsi qu'on évalua les pièces métalliques en minutes et en secondes. On pouvait lire dans les réclames : couteaux de table trent-huit secondes un cinquième, ou bien : radiateurs d'auto trois minutes, barrière de balcon un quart d'heure !

Pour son malheur, le Russe se mit à boire. Il se ruinait la santé. Il est vrai qu'il n'absorbait que de l'acide sulfurique ! D'ailleurs, il ne se nourrissait presque plus, juste une demi-douzaine de citrons avant de se coucher. L'acide « humanum » qu'il dégagait, commençait à attaquer les êtres vivants. Un chien tombé entre ses mains et qu'il avait caressé, perdit ses dents, ses poils, ses pattes se détachant du corps, comme des fruits trop mûrs.

Un matin, on ne le vit pas sortir de sa chambre. Quand on y pénétra, on vit à la place du lit de pierre, un peu de poussière humaine avec une mèche de cheveux bruns. Le Russe avait succombé à sa terrible infirmité.

Anelin.

PENDANT LA FÊTE

Vingt et une heure. — *Vacarme : rideaux de fer baissés sur les vitrines; portes de garages closes sur les camions. Les citadins s'ébrouent. Apprenties muées en exotiques, dactylos en originales, garçons de peine en sportifs. Couples sur les bancs; assoiffés aux tables des terrasses. Violons. Entre les lunes des quais et les arbustes d'émeraude glisse dans le noir l'éclat du dernier bateau.*

BXICUSEZ ! Je ne peux pas passer devant un cadran d'horloge sans tirer ma montre et contrôler. Dans notre métier on est plein de manies, tout en comparaisons... Vous n'êtes pas pressé ? Alors on peut causer un moment. Ce Bouf ! On n'a pu que considérer le phénomène. Prise de contact, comme on dit vulgairement. Un mômier qui a mal tourné. Sensible comme une adolescente ! Il lui faut des propos mesurés. Malheureusement on se tutoie. Alors j'y vais trop carrément. Je lui lance tout à la figure... Mauvaise méthode. Mais il m'agace ! On s'est déjà brouillé une paire de fois. On se raccommode. On se rebrouille. Ce vin, toujours ce vin ! Personnellement je n'ai jamais reculé devant trois décis absorbés au bon moment. Pourtant, de là à faire figure d'entonneur ! Au fond, Bouf est un enthousiaste. Il cause, s'emballa, s'échauffe, rêve sur la vie et, pour mieux rêver, nourrit son moteur à l'alcool... Il y en a comme ça !... Malgré tout, il m'intéresse. Sa gamine à l'eau ! Ça m'a donné un coup. Pour agir dans cette extrémité il faut un type extraordinaire, un spécialiste, quoi ! Mais c'est une partie de jujitsu que vous allez engager avec cet acrobate de la bouteille.